

Québec français



À bâtons rompus

Une mise en situation du Programme-cadre par six étudiants de CEGEP

Nicole Guilbault

Numéro 15, juin 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56899ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Guilbault, N. (1974). À bâtons rompus : une mise en situation du Programme-cadre par six étudiants de CEGEP. *Québec français*, (15), 37–37.

à bâtons rompus

UNE MISE EN SITUATION DU PROGRAMME CADRE PAR

SIX ÉTUDIANTS DU CEGEP

Il ne s'est pas présenté. D'ailleurs on s'en doutait. On en a parlé quand même, plus librement sans doute que si on l'avait senti présent. Et en mal, évidemment. Comme de tous les absents.

Car parler du français au Secondaire quand on y est encore étudiant, à raison de 5 périodes par semaine AVEC le Programme-Cadre, ça entraîne des risques dont le plus dangereux serait de se voir servir un Nouveau Programme-Cadre amélioré d'après les indications et les critiques des étudiants eux-mêmes. Mais les cégépiens échappent à cette menace: le Programme-Cadre est chose du passé et ils ne risquent plus de retombées immédiates. C'est donc affranchis de ces méfiances toutes pratiques qu'ils tentent «d'évaluer» à leur tour les performances de leur ancien «cadre».

OÙ VA-T-ON ?

«Au Secondaire, t'aimes bien le Programme-Cadre parce qu'il n'y a pas de cadre.» Vérité et boutade... Deux étudiantes de bibliothécaire relatent alors une expérience de création littéraire extrêmement positive à leur sens, où on amorçait toute une recherche à partir d'un mot tiré d'un texte. «Par exemple, à partir du mot LION, on avait à faire l'étude de l'animal et présenter son image à différentes époques. Le professeur insistait beaucoup sur l'originalité, sur l'imagination. Ça nous a appris à écrire et j'aimais ça.»

Pourtant, un autre étudiant, lui aussi de la ville de Québec, évalue différemment cette «absence de cadre»: «En Secondaire III, il y avait de la poésie. On faisait un p'tit peu n'importe quoi, des vers alexandrins... On avait 6 heures pour écrire un poème; moi, quand j'avais pris une demi-heure pour en faire un... On faisait aussi des exercices d'écriture spontanée: l'étudiant produisait beaucoup mais peu venait du professeur pour expliquer où sont les trous.»

Nous voilà au cœur du problème à nouveau — ou plutôt on y retourne car un étudiant de Collège II l'avait souligné en début d'interview: «On accorde peu d'importance à l'écriture, au texte, on ne nous montre pas à écrire.» Et je suis persuadée qu'il ne connaît pas M. Viateur Beaupré, qu'il n'a pas lu son article non plus. A moins que M. Beaupré répète ce que d'autres professeurs répètent à d'autres étudiants qui le répètent à...

— Tout le monde nous montrait comment écrire sauf en français. Par exemple, mon professeur d'anglais corrigeait mon français quand je faisais des traductions...

— C'est entendu, le cours de français est conçu spécialement pour savoir s'exprimer.

— Ça me fait rire, moi, «Initier l'étudiant à parler!» Tu piges un p'tit mot sur un papier, tu tires le mot PIPE ou POIGNEE DE PORTE et tu parles. Trois minutes là-dessus!

— En Secondaire IV, on a fait du savoir-écouter. J'ai eu du fun là! On écoutait Charlebois, Bécaud...

On glisse, on glisse. Vers la critique facile. Bon. Bon. Il est de plus en plus évident que le Programme-Cadre est absent du CEGEP et qu'on ne craint plus les conséquences. Pas de représailles. Je rappelle donc que les cours de français au Secondaire visent à placer l'étudiant dans des situations où il pourra parler, des situations qui l'aideront à s'exprimer.

— C'est intéressant pour un psychanalyste, pas pour le Programme-Cadre. On fait croire que c'est un problème au niveau du discours alors que les étudiants qui «bloquent» à un exposé oral sont mal intégrés au groupe... Ce sont des objectifs très bons, mais pas applicables par des mesures pédagogiques. On veut tout résoudre par la pédagogie.

— D'ailleurs, ça ne prépare à rien pour l'examen du Ministère. L'examen de Secondaire V ne va pas avec le Programme-Cadre: des textes, on n'en fait pratiquement pas durant l'année.

A l'examen, on fait du savoir-écrire.

— C'est facile, l'examen du Ministère. En tout cas si je me fie à mes notes. Mais le problème, c'est de savoir quelle en est la pertinence.

— Moi, un cours que j'ai trouvé plus intéressant, c'est le cours de méthodologie du travail intellectuel. Je sais que la plupart des étudiants, ailleurs, trouvent ça plate, mais nous autres on avait un prof qui l'a rendu intéressant. J'aurais aimé avoir ce cours-là avant: on nous le donne un an en vitesse. On dirait que c'est pour boucher des trous. On arrive en Secondaire V et on nous montre comment nous servir d'une bibliothèque: on devrait nous le montrer avant.

On revient quand même à «la matière»; l'échange se poursuit et on aborde le fond du problème: quelle devrait être la fonction du cours de français?

— La connaissance du français suppose nécessairement une violence. Il faut être capable d'appliquer ce qu'on apprend et non seulement d'écouter. Il faut corriger.

— Si j'avais des suggestions à faire, je suggérerais quelque chose qui m'écœure ben gros: de la syntaxe et de la grammaire. On te demande d'écrire avant de savoir.

— Je garderais le savoir-écouter où on a à résumer un conte par exemple, et à présenter des personnages. Et les tables-rondes sur des sujets libres, avec des tours de table. Tout le monde peut s'exprimer.

— De toute façon, ça, politiquement, c'est rentable pour un pouvoir; ça donne des gens désorganisés. On a du fun, pas d'ouvrage. Les examens du Ministère n'ont pas de rapport avec les cours. Et comme la répression du marché du travail est reportée à long terme, au Secondaire, tu ne le perçois pas. Autrefois, on le percevait tout de suite: c'était l'école ou le marché du travail.

— Et puis ça remet en question l'orientation de l'école qui vise à développer des possibilités individuelles alors que le marché du travail exige des habiletés techniques.

Impressions, souvenirs, suggestions... C'est la perception de quelques-uns de ceux qui ont «reçu» le Programme-Cadre.

L'impression dominante revient; comme dit Gilles Valiquette: «C'est ben l'fun! C'est ben l'Fun: C'est ben l'fun!» Dans une chanson qui, doucement, dénigre. Et le professeur, lui? «Y est ben cool, y est ben cool, y est ben cool.»

En effet, c'est tout un programme.

NICOLE GUILBAULT